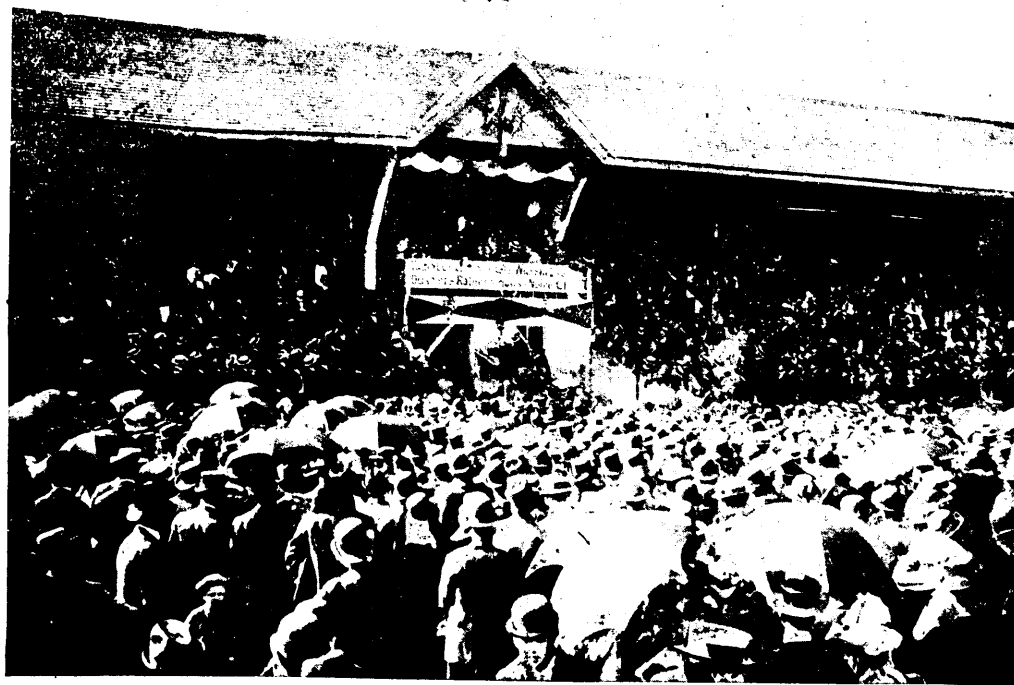




LE PIQUE-NIQUE DU CLUB LETELLIER A MONTRÉAL

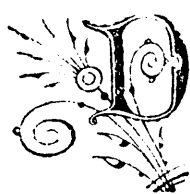
L'HON WILFRID LAURIER ADRESSANT LA PAROLE

Désireux d'illustrer pour ses lecteurs les principaux événements d'actualité, LE MONDE ILLUSTRÉ publie cette intéressante photographure.

Le chef du parti libéral canadien est à la tribune, et adresse la parole à l'immense foule qui l'écoute religieusement : sur les terrains de l'Exposition, à Montréal le 14 août 1893.—J. ST-E.



LA DERNIÈRE HEURE DU CAMOËNS



DANS une vaste salle, sur des lits symétriquement rangés, gisaient de pauvres malades épuisés par de longues souffrances. Sur la couche la plus voisine d'une haute fenêtre à vitraux encadrés de losanges de plomb, agonisait un homme jeune encore, aux traits nobles, et dont la paupière soulevée laissait échapper, dans un dernier regard, je ne sais quelle vive et splendide lueur. Il essaya de tourner la tête du côté de la fenêtre, d'où l'on apercevait, comme dans un coin de tableau, les riches campagnes de Lisbonne puis il abaissa les yeux sur un homme accroupi à terre, et qui, pour étouffer ses sanglots, tenait sa tête cachée entre ses bras croisés. C'était un pauvre esclave de Java, au visage de bronze ; il avait tout quitté pour s'attacher à la fortune, ou plutôt à la misère de celui dont la mort seule pouvait le séparer.

De longues privations, supportées en commun, avaient soudé ces deux cœurs. Une sympathie secrète les avait d'abord rapprochés, et, à partir du jour où le proscrit reconnaissant avait serré l'esclave entre ses bras, le noir s'était donné à lui tout entier, et partout, docile et résigné, il s'était fait son ombre vivante.

C'était sur le même écueil, en face d'une mer dont les mugissements semblaient répondre à leur commune douleur, qu'ils s'étaient rencontrés. Pour son ami, le nègre abandonna sa patrie, et libre, il

prit volontairement pour lui seul le poids de leur double infortune. Quand il ne trouvait pas assez d'ouvrage pour subvenir aux besoins de son maître, il parcourait, le soir, en mendiant, les rues de Lisbonne. Si on le rudoyait, en l'appelant vagabond et paresseux, si on riait de sa face noire comme la nuit, il s'éloignait sans murmurer et élevait un regard suppliant vers le Dieu des opprimés, que son maître lui avait fait connaître et lui avait appris à aimer. Si l'aumône tombait dans sa main tendue, il courait joyeusement auprès de Luiz, auquel il pouvait alors offrir quelque chétive nourriture ; mais s'il rentrait sans avoir rien reçu, il pleurait dans un angle du grenier, où bientôt la misère n'habita pas seule. Son maître tomba malade, et une fièvre violente s'empara aussitôt de lui. Oui, l'homme énergique qui avait échappé à la fureur du Cap des Tempêtes, le vigoureux lutteur dont l'âme était plus ardente que la lame rougie au feu de la fournaise, sentit alors sa santé déperir et ses forces s'épuiser. Cooli, le bon esclave, chercha des simples dans la campagne, mais il ne trouva point ces plantes qui, dans son pays, calment le délire et rendent les forces aux membres affaiblis ; et privé de toute ressource et de toute espérance, il alla implorer pour son maître une place dans un hospice, en réclamant comme une grâce la permission de veiller auprès du lit de son cher malade ; car il ne pouvait se résigner à le quitter avant l'heure que le Ciel avait assignée ici-bas à leur séparation.

Ils étaient donc là tous deux, l'esclave héroïque et le maître méconnu, étreints par une égale douleur. La religion seule pouvait fournir à Luiz une dernière consolation. Alors il fit un signe au noir :

—Cooli, dit-il, un prêtre !

Le pauvre nègre se souleva, portant sur son maître un regard navré et sortit de la salle.

Quelques moments après, un prêtre vêtu d'un long surplis, portant le Viatique dans ses mains, et suivi d'un enfant de chœur tenant un encensoir, se dirigeait vers le lit de l'agonisant.

L'esclave s'agenouilla ; l'enfant s'approcha de la haute fenêtre. Le prêtre posa le vase sacré sur une petite table couverte d'une nappe blanche, et dit au mourant :

—Confiance, mon fils !

—Confiance dans la mort ! oui, mon Père, celle-là ne trompe pas ; elle me tiendra mieux ses promesses que ne l'a fait la vie.

—Mourez-vous en chrétien, et pardonnez-vous à vos ennemis ?

Les yeux de l'agonisant lancèrent un éclair de haine, il murmura :

—Antoine d'Athaïde ! jamais, non jamais de pardon pour lui !

—Silence ! dit le prêtre, votre parole est impie ! et puis que peut avoir fait à vous, être chétif, le chef puissant d'une grande race ?

—Ah ! dit le malade, en secouant la tête, voilà bien l'appréciation humaine ! Mais, dites-le moi, mon Père, afin que je garde quelque confiance en Dieu et quelque estime pour moi, lequel est le plus grand, de l'héritier d'un nom illustre, qui s'en est servi pour écraser un infortuné, ou de celui qui, du sein de son exil, de son abjection et de sa misère, a trouvé pourtant assez d'inspiration et de force dans son âme pour immortaliser un nom obscur, et doter sa patrie d'un poème qu'elle présentera un jour avec orgueil aux autres nations ? Répondez.

En parlant ainsi, le malade s'était soulevé sur sa couche ; le noir l'écoutait à genoux, comme s'il eut entendu la voix d'un interprète du Ciel ; l'enfant de chœur, les yeux animés d'une vive flamme, dévorait du regard la noble figure du moribond, et le moine, immobile, semblait perdu dans une profonde rêverie.

—Qui êtes-vous donc ? lui demanda-t-il enfin.

—Je suis l'homme qui vit Adamastor debout sur son écueil, l'homme qui, comme César, traversa un bras de mer, son manuscrit aux dents, environné de morts et de débris ! Rejeté de ma patrie sur les rives de Goa, j'ai vécu misérable, trompé par tous, traitreusement vendu par d'Athaïde, et n'ayant pour me consoler de toutes mes affections trahies que le dévouement de cet esclave, mon frère devant Dieu et mon unique ami ! J'ai donné les "Luciades" au Portugal, et Lisbonne, pour me récompenser, me laisse mourir sur un lit d'hospice !

—Camoëns ! murmura l'enfant de chœur.

—Luiz de Camoëns ! répéta le prêtre.

—Ah ! vous savez mon nom, dit le mourant ; oui, je vivrai dans ce qu'on appelle la postérité... mais j'aurai manqué de pain, mais j'aurai maudit les hommes !

En ce moment, Cooli regarda Luiz, et les yeux du mourant se mouillèrent.

—Béni sois-tu, dit-il, toi qui m'as fait croire et qui m'as fait aimer !

Le prêtre s'approcha plus près de Camoëns. A cette victime, à ce martyr de la haine et de la calomnie, il fallait pour consolation tout ce que la religion a de plus doux, de plus fort et de plus divin. Ce génie aux prises avec la destruction, cette pensée créatrice que le trépas allait éteindre, cette âme que poursuivaient encore les fantômes d'Athaïde et de sa fille Catherine, dont la main lui avait été promise, n'avait pas trop de la vue d'un Dieu pour puiser l'espoir à la source des plaies vives du crucifix.

Quand le prêtre eut parlé, quand il eut versé des pleurs sur la vie tourmentée de ce pénitent si richement doué par le Ciel, et dont tous les trésors avaient été dispersés par la main des hommes, quand de ses larmes il eut fait des mérites, de ses angoisses des titres à la gloire, de ses humiliations de nobles et saintes épreuves, de son lit d'hospice un trône immortel, alors il posa le crucifix sur ses lèvres et lui montra le ciel ouvert.

Jamais figure de martyr ne parut plus rayonnante et plus belle que celle de Luiz de Camoëns, quand il sentit se changer en célestes certitudes les doutes qui le tourmentaient.

Pendant que le prêtre et l'agonisant avaient entre eux cet entretien suprême, l'enfant de chœur avait négligé d'entretenir le feu de son encensoir. Il regardait et contemplait muet d'étonnement la physionomie du Camoëns, et, comme saisi d'une inspiration soudaine, il prit un charbon éteint dans l'encensoir et, d'une main sûre, rapide, d'une main que guidait en ce moment le génie même, il esquisssa sur la blanche muraille la tête du poète expirant. Emporté par la fougue de sa pensée, il en voyait plus ni le prêtre, ni l'esclave, ni ceux qui se tenaient à distance ; le charbon grossier traça des lignes d'une perfection inimitable, et l'enfant rêveur se révéla un grand peintre.

Camoëns, courbé sous la main qui absout, attiré dans ses bras Cooli, le poète bénit le généreux esclave, et, réconcilié avec Dieu, qui compte les